



— Pas de grâce, hurlaient les bandits.

minèrent vers la place de l'église. Mandrin et son escorte, ayant au milieu d'eux le bailli, les y attendaient.

A la vue du magistrat garrotté, la consternation se peignit sur tous les visages. Les paysans se sentirent eux-mêmes prisonniers en sa personne et baissèrent piteusement la tête; derrière eux leurs femmes levaient des regards craintifs et étonnés vers le beau cavalier à la jument noire.

— Mes amis, dit celui-ci, je suis le capitaine Mandrin, l'ami des paysans et l'ennemi des gabelous. Je viens vous apporter une bonne nouvelle. A partir de ce jour vous êtes exemptés par moi d'acheter le sel et le tabac aux magasins de la ferme, et je me charge de vous en fournir pour le quart du prix que vous payez.

« Êtes-vous satisfaits ? »

Les paysans, incertains et méfiants, gardèrent le silence. Mandrin reprit :

— Mon sel et mon tabac sont là, dans le bois voisin, sous la garde de mes deux cents cavaliers. Je vous en ferai aujourd'hui une première distribution, lorsque vous m'aurez juré de défendre vos droits contre la gabelle!...

« Mes amis, pour fêter convenablement ce jour fortuné et indemniser ma troupe autant que possible, vous allez transporter à mon camp quatre pièces de votre meilleur vin. Deux de ces pièces sont déjà à votre disposition, l'une chez M. le bailli, l'autre chez M. le curé. Vous joindrez à cela cent poulets, cinquante oies ou canards, un cochon, un veau et cinq moutons.

« Retenez bien...

« Enfin, une quantité de fromages, de beurre, d'œufs, de légumes et de fruits, qui puisse suffire à un repas de deux cents personnes. Est-ce entendu ? »

Les paysans gardèrent leur silence obstiné. Mandrin s'en irrita.

— Répondez donc ! s'écria-t-il.

Murmures dans l'assistance. Quelques femmes se mirent à gémir et à pleurer.

— Ah çà ! êtes-vous stupides !... Si vous ne me promettez tous en levant la main d'exécuter ce que je vous demande, j'appelle à moi mes deux cents cavaliers.

A cette menace les malheureux se résignèrent et, avec des grognements plus ou moins affirmatifs, ils levèrent les mains.

— Voilà bien le peuple ! s'écria le capitaine. Il faut lui faire du bien malgré lui. Il est dévoré vivant par les gabelous et il ne donnerait pas une poule et un fromage à ses libérateurs !...

« Allons, qu'on se dépêche et qu'avant une heure tout soit rendu dans la forêt.

Alors un paysan se hasarda à prendre la parole.

— Mais, monsieur le capitaine, dit-il, le veau...

— Eh bien ? le veau ?

— Qui le fournira ?

— Toi, si tu es le plus riche.

— Et le cochon ?

— Le plus riche encore.

— Mais, monsieur, le plus riche après cela sera devenu le plus pauvre.

Mandrin ne put s'empêcher de rire.

— Fournis l'un ou l'autre, et je t'invite à déjeuner, ainsi que M. le bailli. Mais dépêchons !

L'assistance se retira en tumulte ; les uns se désespéraient des sacrifices qui leur étaient imposés, les autres s'épouvantaient d'aller au camp des bandits. Les femmes sortaient en jetant les hauts cris et se croyaient déjà veuves.

— Eh ! mon pauvre Pierre, je ne te reverrai plus !

— Eh ! pauvre Barthomieu, que vas-tu devenir dans la forêt ?

Les enfants et même les animaux prenaient part à ce douloureux concert, et si les contrebandiers n'avaient aidé les paysans à tordre le cou à leurs volailles, jamais ceux-ci n'auraient eu le courage de le faire.

Enfin les provisions d'un festin pantagruélique s'amoncelèrent dans des charrettes auxquelles les paysans se gardèrent d'atteler leurs bœufs ou leurs chevaux, de crainte qu'ils fussent confisqués, mais qu'ils préférèrent traîner eux-mêmes.

Le départ se fit au milieu d'adieux aussi burlesques que lamentables.

En voyant leur bailli emmené au bout d'une corde, la plupart d'entre eux croyaient aller à l'abattoir.

Les femmes et les enfants en pleurs les accompagnèrent jusqu'au moment où le dernier d'entre eux disparut sous les branches des chênes.

## XIII

## LA FÊTE CHAMPÊTRE

L'aspect du camp n'avait rien de belliqueux.

Qu'on se représente une clairière utilisée auparavant par des charbonniers et agrandie par l'abatage de quelques mètres de taillis et de broussailles. A l'entour on aperçoit les chevaux au piquet. Au milieu du rond-point s'élèvent en pyramide des coffres et ballots ; çà et là des feux ardents devant lesquels des hommes aux bras nus installent des broches ou placent des chaudrons.

L'arrivée du convoi de vivres est salué de hurras formidables.

Des hommes épars dans les taillis, pour y couper des bottes de fougère destinées à servir de sièges, accourent tout effarés.

Le déballage des victuailles se fait au milieu des cris de joie, et les paysans sont bientôt rassurés. On leur serre les mains, on les complimente. Le bailli, débarrassé de ses liens, est porté sur un tas d'herbes, et l'on se hâte de mettre une pièce en perce.

Dieu merci ! Mandrin a exagéré le nombre de ses hommes ; on n'est que cent cinquante et l'on peut offrir à boire aux pauvres diables qui ont sué sous les harnais.

Les bandits versent généreusement un vin qui leur coûte si peu et les paysans boivent le plus possible pour se rattraper.

Partout les broches se garnissent, les poêles s'allongent sur les brasiers, les marmites emplies lancent de longs jets de vapeur et déjà, par groupes, de petits festins s'improvisent çà et là. Les paniers sont ouverts à qui veut prendre ; une seule réserve est faite pour le capitaine et ses lieutenants, et le banquet général se forme par une agglomération progressive de groupes d'amis qui font des grillades de viande à la poêle, des fricassées d'œufs et mangent au fur et à mesure les mets qu'ils préparent à la hâte.

Les paysans sont retenus et invités partout. Jamais ils n'ont vu plus gais convives ni pris part à de si joyeuses ripailles. Ils finissent par oublier que ce qu'ils mangent provient de leur basse-cour et de leur cellier.

Le bailli lui-même se déride et prend part à la gaieté générale.

Le spectacle qu'il a sous les yeux n'est pas fait pour inspirer la mélancolie.

Ce festin épars sur l'herbe, dans le plus complet désordre, est d'un pittoresque bizarre qui dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Les convives ne mangent pas, ils dévorent. Les plats sont des planches ou des rondelles de bois ; des tranches de pain ou de larges feuilles servent d'assiettes. Ici l'on est assis sur des bottes d'herbes et des fagots, là couché sur des divans de fougères, ailleurs les jambes croisées comme des mahométans. On boit dans des pots, des vases de cuir, des cornes, ou à là régalade.

Avant que gigots et volailles fussent dépecés à coups de coute-las, de poignards et de sabres, déjà les bons contes, les histoires de batailles, de pillages et d'amour ajoutaient à l'agrément du banquet. Quelques beaux parleurs remontaient dans leurs récits d'aventures jusqu'à la tentative faite du côté de Valence et à l'aventure de Mont-luizant.

Les paysans prenaient à ces récits un intérêt facile à comprendre.

Au nom de Mirouël, un d'eux interrompt le narrateur et s'écria :

— Que dites-vous ? Julien Mirouël ? Vous ne prenez pas quelque-fois le nom d'un domestique pour celui du maître du château ?

— Non, non, fit le conteur, je sais ce que je dis. Mirouël, c'est le nom du richard.

— C'est que, reprit le paysan, chez ce M. de la Tourette, dont vous parlez, il y a eu autrefois, à ma connaissance, un jeune domestique qui s'appelait Julien Mirouël.

— C'est possible, mon brave homme, mais qu'est-ce que ça prouve ?

— Ça me donne à penser que ce Julien Mirouël que j'ai connu et celui dont vous parlez pourraient bien être le même.

— Et quand cela serait ? Ça ne serait pas si étonnant que tu as l'air de le croire. Moi, par exemple, qui suis parti pauvre de mon village, j'y rentrerai riche un jour. Je ne prétends pas que j'aurai amassé vingt-cinq millions...

— Vingt-cinq millions !... fit le paysan suffoqué.

— Sans doute, c'est la fortune de ce monsieur, mais enfin j'aurai le moyen de vivre à mon aise sans rien faire.

— Vingt-cinq millions ! répéta à mi-voix le paysan, à qui le man-ger tomba des mains.

Son interlocuteur se prit à rire.

— Chaque fois, dit-il, que l'on parle de ces fameux vingt-cinq millions, les gens en restent comme assommés.

Puis la conversation aborda un autre sujet. Faut-il ajouter que le paysan que nous venons d'entendre n'y prit aucune part?... Oui, peut-être cela n'est-il pas inutile, puisque nous avons omis de dire que cet homme se nommait également Mirouël.

Cependant le repas touchait à sa fin, les ombres des chênes s'allongeaient sur une partie de la clairière, et l'on commençait à chanter.

— Il est bien fâcheux, dit un contrebandier à un paysan, que vous n'ayez pas amené vos femmes ! Nous aurions dansé.

— Qu'à cela ne tienne repartit l'autre. Avez-vous une musette ?

— Ah ! certes... On ne voyage pas sans cela en Auvergne.

— Eh bien, rien ne nous empêche de danser une bourrée, dit le paysan. Dans la bourrée il n'y a ni hommes ni femmes.

— Mais, fit observer quelqu'un, la clairière est encombrée.

— Cela ne fait rien, répliqua l'Auvergnat, la bourrée ne tient pas de place. On y est toujours vis-à-vis l'un de l'autre, à moins que l'on ne se tourne le dos, et alors cela ne tient pas encore beaucoup de place, car l'on se touche. Mais appelez un peu la musette, et nous vous ferons voir.

On appela le musicien, nommé Bonafous. En le voyant venir, Barthomieu (c'était le nom du paysan) se leva soudain, et lui dit, les dents serrées par l'émotion :

— Vous allez vous placher là, chur chette caiche, avec votre mulette. Je vais vous mettre des planches sous les pieds pour battre la meure. Che qu'il faut choigner pour la mugique chest les coups de pied.

« Et voilà une bouteille pour vous donner des forces, Fouchtra !... »

Là-dessus notre Barthomieu fit entendre un petit cri de joie et d'appel et quatorze paysans qui avaient déjà observé l'installation du musicien accoururent se ranger devant lui.

Ils se placèrent sur deux rangs parallèles et tandis que préludait la cornemuse par quelques notes plaintives et nasillardes les danseurs, séparés par un intervalle de deux pieds à peine, s'animaient, agités d'un frémissement d'impatience, et se provoquaient du regard.

Enfin, le musicien frappe du pied : Pan !... pan !... pan !... pan !...

pan!... pan!... et les bras serrés contre les côtes, jusqu'à la hauteur des coudes, l'avant-bras relevé, les poings fermés, les danseurs du premier rang répétèrent, sur place, la mesure, en rejetant la tête en arrière; — leurs vis-à-vis, qui figuraient les femmes, affectèrent une attitude moins provocatrice, mais respirant néanmoins l'énergie des robustes montagnardes que l'on sait.

— Venez-y donc! semblaient-elles dire.

Et elles ne rompaient pas d'une semelle!... Ils étaient ainsi quatorze et malgré les turlutu de la musette et les fumées du vin qui montaient à leur cerveau, pas un sourire sur les lèvres, pas un éclair de gaieté dans les yeux.

Seulement à mesure que le rythme de la danse devenait plus saccadé et plus vif, on voyait flamboyer leurs yeux comme des diamants noirs, leurs lèvres gonflés par l'animation se colorer sur la ligne blanche de leurs dents serrées.

Pan!... pan!... pan!... pan!... pan!... pan!...

Les deux lignes se rapprochent prêtes à se heurter dans leurs désirs contenus et violents; les femmes saisissant leur jupe de côté la serrent sur elles comme un bouclier.

Pauvres créatures que la pudeur prive de l'usage de leurs mains, même pour se défendre, peuvent-elles résister longtemps? Leur rang s'ouvre, les hommes passent entre elles et les saisissent par la main... Alors, arrondissant le bras, ils élèvent cette main au-dessus de leur tête et avec quelle grâce ils se balancent sur la jambe gauche en frappant la mesure du pied droit!

C'est à la fois une tentative de séduction ou d'enlèvement... et cependant, malgré le côté friand de la situation, toujours le même sérieux!... Pas un sourire!...

Le cornemuse frappe son plancher à le fendre et le vent qui s'échappe de son outre rend des accents plus déchirants que ceux d'une chatte errante, un soir d'avril. La passion contenue se déchaîne. Barthomieu ne se connaît plus. Il saisit Mariette par la ceinture et Mariette se dégage et se dérobe; ils se provoquent de nouveau.

Cette fois ils s'avancent l'un contre l'autre, se retirent, mais pour s'avancer encore avec tant de vigueur que leurs poitrines s'effleurent et que, sous leurs haleines qui se mêlent, les baisers effarouchés s'envolent, à peine nés.

— Ah! cruelle Mariette, si je n'ai pu te convaincre, se dit Bar-

thémieu, il me faut quitter la partie. Va-t'en à la male heure, belle insensible, au cœur de charbon !

Et brusquement il lui tourne le dos en s'inclinant.

— Ah ! mon bonhomme ! sembla se dire Mariette vexée, j'en ai autant à ton service.

Et, vite, se tournant de même, elle fit sentir à l'impertinent danseur ce que son procédé a de choquant.

O miracle de l'amour !

Ce mouvement de dépit aura servi à les rapprocher.

*Dolce!* la cornemuse, je vous prie; *dolce con espresione!*... La beauté désarme et plus mollement frappe la terre de son petit pied... Ce sont les dernières mesures de la bourrée, danse d'expression naïve et franchement caractérisée.

Heureux qui a pu la voir danser dans ses montagnes natales, par des jeunes gens dont les grâces robustes peuvent librement se développer en plein air et y représenter l'amour dans ses phases successives : le désir, la provocation, la caresse furtive, le dépit, le retour et le bonheur.

Après la danse, à boire!... A boire encore et toujours, coup sur coup... Mais on ne marchande pas le vin aux danseurs.

Ces braves paysans sont en joie.

Pour eux les bandits sont décidément de bons diables, bien préférables aux commis de la gabelle, qui les pressurent sans les régaler.

Enfin, le bailli, à qui Mandrin a eu la délicatesse de laisser sa montred'argent, observe qu'il est tard et se lève pour prendre congé.

— Capitaine, dit-il, malgré tout le plaisir que j'ai en votre compagnie, il est temps de vous quitter. Nos femmes se demandent ce que nous sommes devenus.

— Eh bien ! le coup de l'étrier, répond Mandrin.

— Merci bien, capitaine, j'ai beaucoup bu, et je ne pourrais boire davantage.

— Allons donc, mon cher bailli, j'ai là de l'eau-de-vie de Montpellier qui vous donnera des jambes.

Le capitaine fit apporter deux outres qui provenaient de la Chaise-Dieu et, élevant la voix, s'écria :

— Mes amis, le coup de l'étrier!...

— Bravo ! répondirent les convives.

Et en un clin d'œil les deux outres furent mises à sec.



# LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN

LE CAPITAINE

# MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

*Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.*

*Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.*

*C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.*

*Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.*

*Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.*

*Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!*

*A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.*

*Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!*

*Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.*

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

<b>5 centimes</b> LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi	TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris	<b>25 centimes</b> LA SÉRIE Une tous les 10 jours
--	--	---

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.